

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 39

Artikel: Renseignements utiles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gnont po ne pas dégringolâ ; mà Pierro que rumi-nâvè 'na malice, lào criè : « Teri fermo ! » et ào mèmo momeint ye dit ào grand Frèderi : « Fo on coup dè détrau à la brantse ! » Frèderi copè la brantse, que sè dépond ein s'écouesseint et ein fa-seint dâi pétâies dâo diablo, et que cèdè ; et vouai-que mé dou lulus que rebedoulont avau lò dérupo-ein sè graffougneint la frimousse permi lè brous-saillès, ein dégrusseint lào fins z'haillons ài bos-sons d'épenès et ein crieint ein âide. Quand sè pàovont relèvà et que vayont Pierro et lò muteni que sè tegnont lo veintro d'âotant que recaffâvont, lè dou cousins sè sont de : ils se moquent de nous ! et furieux, l'ont décampâ sein derè bondzo à Pierro ; sont z'u réprendre lào parapliodze qu'étâi resta à l'hoto et sont parti reprendre lò train à Croy sein eimportâ pi on demi déci d'édhie dè cerise ; et du adon, diabe lo pas qu'on ein a jamé revu ion per tsi Pierro.

Renseignements utiles.

Depuis que le professeur Kolbe a découvert la fabrication artificielle de l'acide salicylique et que ce produit est devenu article de commerce, son emploi se généralise de plus en plus pour la conservation de toutes les substances alimentaires sujettes à la fermentation, à la moisissure, à la décomposition, etc.

L'acide salicylique est une poudre blanche soluble, sans odeur et sans goût, qui se vend par boîtes de 1000, 500, 100, 50 et 20 grammes, accompagnées des instructions nécessaires sur la manière de s'en servir. Voici, du reste, quelques indications :

La viande. Frotter la surface, particulièrement les parties grasses, avec l'acide sec.

Œufs frais. Les placer, pendant une demi-heure, dans l'eau salicylée froide, renforcée par quelques cuillerées à thé d'alcool salicylé.

Le lait. Y mêler une cuillerée de poudre par deux litres.

Le beurre. Le laver dans l'eau bien salicylée et l'envelopper d'un linge qui y a été trempé.

Les conserves de fruits, légumes, etc., les marinades, le jus de fruit, etc. Distribuer sur chaque kilogramme une demi-cuillerée de poudre et saupoudrer la surface au-dessous du couvercle. On nous dit que, pour les confitures, par exemple, il suffit de tremper dans de l'eau salicylée, la rondelle de papier qui s'applique à la surface. Cet acide rend aussi de très grands services dans toutes les industries fermentatives, ainsi que dans le traitement de diverses maladies du bétail. — Voir aux annonces.

2

C'est une âme.

Je me sentais d'humeur taquine. Tant de beauté me causait quelque dépit. Pourquoi ? Je n'en savais pas la raison, et je dois dire que je ne la cherchais pas. J'aurais dû me trouver trop heureux dans cette corbeille de fleurs et il eût été sensé d'en admirer la beauté et d'en respirer tout simplement le parfum. Je le respirais, mais il m'étourdissait ; je contemplais la grâce des formes et la splendeur des couleurs, mais ce doux spectacle me troublait, et je m'en voulais d'être troublé. J'avais une envie folle de provoquer des impertinences et d'y répondre par le persiflage. Je hasardai une provocation.

— On prétend, lui dis-je... — je n'osais prendre la responsabilité du dire, — on prétend que les erreurs du cœur en Angleterre sont moins excusables que chez

nous, parce qu'elles ont moins l'attrait du fruit défendu.

— Grand éloge pour les Françaises, dit miss Jane en pinçant les lèvres. Ce n'est pas l'entraînement du cœur qui les pousse, c'est l'amour du mal qui les conduit.

— Ce que vous appelez l'amour du mal, nous le nommons passion ; ce que vous nommez l'entraînement du cœur, nous l'appelons goût du plaisir.

— Et c'est seulement ce dernier que dédaignent les Françaises, parce qu'il leur est permis.

— Tandis qu'aux Anglaises il est permis l'un et l'autre sans qu'elles abusent beaucoup de la passion.

— Il y a longtemps, monsieur, que vous êtes en Angleterre ? me demanda miss Jane en rapprochant les paupières pour m'examiner mieux.

— Quinze jours environ.

— Mais vous y êtes venu... souvent ?

— Trois fois ; je n'y ai jamais séjourné plus de six semaines.

— En vérité ! Et vous nous connaissez si bien ?

— Je le crois, du moins.

— Vous vous trompez, monsieur, vous n'y entendez rien.

Et Jane, se levant brusquement, me laissa aux mains de ses quatre sœurs, qui étaient d'ailleurs trop occupées de ce qui se passait sur la rivière pour avoir prêté la moindre attention à l'entretien.

A peine la jeune fille se fut-elle éloignée, que j'en ressentis une vive contrariété, quelque chose comme un chagrin naissant. Je m'accusai de maladresse, de défaut de tact, presque de brutalité. Qu'avais-je besoin d'établir des comparaisons et de forger des distinctions subtiles ? Le plaisir de contredire, de piquer au jeu, de faire du paradoxe. Maudite démangeaison ! je ne m'en guérirais donc jamais.

Elle était cependant charmante, cette jeune fille, belle à ravir, souriante, gracieuse, ne demandant qu'à plaire et à se rendre aimable. Comment avais-je payé ses bonnes intentions ? Pourquoi m'étais-je armé en guerre contre elle ? pourquoi cette envie funeste de lui faire sentir l'aiguillon de mon esprit ? Ah ! il était beau, mon esprit ! et que son aiguillon était fin ! Je me serais volontiers enfoncé dans les chairs tous les aiguillons des quatre sœurs, si celles-ci, trop distraites par le spectacle du dehors, avaient daigné s'apercevoir que j'avais besoin de toutes leurs épingles pour m'infliger un supplice mérité.

J'aperçus à ce moment la belle Jane qui causait en riant avec un grand jeune homme blond, le plus anglais d'aspect qu'on pût rêver. Je pensai aussitôt qu'ils étaient faits pour s'entendre, et que sans doute ils s'entendaient fort, puisqu'ils riaient de si bon cœur tous les deux. Cela me donna aussi la volonté de rire, mais je ne pus y parvenir. Je fis sans doute une affreuse grimace, car la dame de la maison m'ayant aperçu, vint à moi et, d'un air de commisération :

— Comment, me dit-elle, vous êtes seul ?

— Je ne suis pas seul, répondis-je ; je suis dans la gracieuse compagnie de ces quatre demoiselles !...

— Je veux dire que Jane vous a quitté... Jane, le savez-vous, c'est une âme...

J'avais bonne envie d'ajouter : c'est aussi un corps, et ce corps a une bouche qui montre ses dents volontiers. Je retins ma colère. J'étais vraiment en colère. Je ne sais si mistress Barton s'en aperçut, mais, comme pour me calmer, elle me prit doucement le bras et me conduisit près des rieurs.

— Monsieur Max, me dit-elle, il faut que je vous présente le jeune lord P... Il n'attend que sa vingt-cinquième année pour s'asseoir dans la Chambre haute.

Je fis un salut fort guindé au jeune lord et, jetant un regard à la dérobee sur miss Jane, je surpris dans ses yeux une expression singulière. Je suis sûr qu'elle me hait, me dis-je en moi-même. Son regard, en effet, avait une étrange intensité. J'étais encore trop en colère pour